



HAL
open science

Gourmont et les Masques : Symbolisme et journalisme

Julien Schuh

► **To cite this version:**

Julien Schuh. Gourmont et les Masques : Symbolisme et journalisme. Présences de Remy de Gourmont, Sep 2015, Paris, France. pp.79–99. <halshs-03372337>

HAL Id: halshs-03372337

<https://shs.hal.science/halshs-03372337v1>

Submitted on 10 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Gourmont et les Masques : Symbolisme et journalisme

« Pour être à votre disposition, entièrement, comme catalogueur, car journaliste, je ne le suis et ne le serai, avec l'aide d'Apollon. Si cela m'arrive, le dieu qui porte la lyre et des cheveux blonds me préserve du ridicule de m'interposer sur des questions de cette nature. J'aime mieux faire des vers qui ne seront jamais imprimés et des comédies qui seront peut-être jouées¹. »

On a l'habitude de lier Gourmont au monde des « petites revues », une notion qu'il a contribué à fonder ; ses idées sur l'isolement du champ médiatique symboliste par rapport à celui de la grande presse ont participé à la représentation de cette presse comme un monde clos, peuplé d'écrivains échappant au journalisme honni (on se souvient des idées de Mallarmé sur le sujet², souvent citées dans le *Mercur*), écrivant dans des périodiques se rapprochant davantage du livre que du journal. Gourmont lui-même synthétise cette attitude dans ses souvenirs sur les Décadents :

Et quel désintéressement de ces jeunes gens ! Mais, je dois le dire, ce désintéressement excessif, qui les portait à défier le public, à railler les journaux, à se cacher dans de toutes petites revues, fut aussi une des causes de leur succès tardif. Ils prétendaient se passer du lecteur vulgaire, qui se passa d'eux très facilement³.

Alexia Kalantzis a analysé son usage du pseudonyme dans la presse comme une façon de chercher l'anonymat, par dédain des publications trop populaires, choisissant la chronique comme le genre journalistique le plus littéraire⁴. Cette pose anti-journalistique est cependant assez éloignée de la réalité des relations de Gourmont, et plus largement des écrivains symbolistes, avec la grande presse. Les liens entre petite et grande presses sont essentiels ; c'est dans les journaux qu'on publie les manifestes, comme celui de Moréas sur le symbolisme. Les suppléments littéraires des journaux sont aux mains des poètes de la génération précédente ; Catulle Mendès peut ainsi jouer un rôle de passeur en faisant publier les jeunes écrivains dans des périodiques à fort tirage. Un écrivain qui pourrait sembler confidentiel, Marcel Schwob, grâce à ses positions dans l'univers journalistique (fils de journaliste, collaborateur à *L'Écho de Paris littéraire illustré...*) publie ses textes dans de grands journaux, et voit ses contes illustrés republiés dans un périodique comme le *Gil Blas illustré*, tirant à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Gourmont a une histoire très particulière, dans la mesure où il entre dans le monde des petits périodiques décadents et symbolistes sans être passé par les mouvements montmartrois ou ceux du quartier latin : d'une certaine manière, il est comparable aux jeunes gens qui entrent en littérature au début des années 1890, et repensent à ce moment les œuvres de leurs aînés pour inventer rétrospectivement le Symbolisme. À travers une analyse de l'écho que le nom de Gourmont peut susciter dans divers périodiques, et celle de l'exemple du projet du *Livre des Masques*, je voudrais contribuer à mieux définir sa place dans la culture médiatique de son époque.

Les idées de Gourmont sur le journalisme

Sans surprise, Gourmont, dès ses premiers textes, propose une image assez désabusée du monde de la presse. Dans *Sixtine*, la *Revue spéculative* d'Henri de Fortier, financée par la comtesse, n'est qu'un

¹ Lettre de Remy de Gourmont à Émile Barbé (29 juillet 1887), dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 140-141.

² Pascal Durand, « Poétique du journal et théorie critique de l'information chez Mallarmé », *Bon à tirer*, n° 125, 1^{er} février 2010, URL: <http://www.bon-a-tirer.com/volume125/pd.html>

³ Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, première série, Mercure de France, 1904, p. 194.

⁴ Voir Alexia Kalantzis, *Remy de Gourmont créateur de formes. Dépassement du genre littéraire et modernisme à l'aube du XX^e siècle*, Paris, Champion, 2012, p. 381 sqq.

véhicule idéologique sans âme à partir du moment où l'argent la fait sortir du statut de petite revue, et Entragues a quelques remarques ironiques pour ce spéculateur de l'idéal :

Fumant, déambulant, paradoxant, ils étaient une demi-douzaine sous la distraite présidence de Fortier qui corrigeait les épreuves de son numéro un (nouvelle série).

— Bonjour, Entragues. Vous avez reçu mon petit papier et vous m'apportez quelque copie. Maintenant que nous paraissions tous les quinze jours, je vais devenir très affamé, je vous préviens.

— A-t-on jamais vu une revue manquer de copie, une revue qui paie ? répondit Hubert⁵.

Idées et argent ne font pas bon ménage ; accepter d'entrer dans une logique marchande, c'est s'engager dans une voie conseillée par Fortier : « se marier, se faire bourgeois, procréer et ne lire que la première page des journaux, le feuilleton, la bourse et s'interdire les faits divers comme trop émouvants. » Un poète de la revue se plaint d'ailleurs : « si nous voulons faire une revue sérieusement symboliste, il faudrait peut-être tenter la culture d'animaux moins familiers ». Un personnage comme celui de Calixte incarne le choix de « s'adress[er] de préférence aux petites revues nouvelles » pour éviter les compromissions du journalisme : « Il gagnait peu, par indifférence, car il se serait facilement poussé à une situation lucrative dans le journalisme, mais il aimait, par-dessus tout, à travailler dignement et librement⁶. » Le journalisme n'est qu'une forme de commerce, comme Gourmont l'écrit dans *Les Chevaux de Diomède* :

Dans la société actuelle, tout autre critérium faisant défaut, un écrivain n'est jugé que sur l'abondance ou la rareté de sa copie ; celui-là est perdu qui s'arrête au bout du sillon, pour méditer. On ne laboure plus avec des bœufs ; on laboure à la vapeur. La machine à écrire rendra beaucoup de services aux journalistes ; cela va leur permettre de doubler leur production, sans augmenter leurs frais généraux, — idéal de tout sage commerce⁷.

Mais Gourmont est conscient que la réalité du monde médiatique n'est pas si manichéenne : *Sixtine* montre que les frontières sont poreuses entre les genres. La marquise idéaliste « signe François des recettes de cuisine dans un journal de mode », et un personnage de poète symboliste comme Gaëtan Solange est ridiculisé pour son mépris absolu de la presse : il « ne lisait que les journaux et, entre tous, les plus abjects, afin que rien ne troublât sa créance que nul n'écrit sinon pour gagner de l'argent et que plus une littérature est vile et menteuse, plus s'en régale le public, — tout le public⁸. » Pourtant, lorsque Gourmont écrit le *Masque* d'Alfred Vallette, le directeur du *Mercury de France*, il tend à retomber dans les oppositions tranchées :

Il arrive, dans le domaine social, qu'une association fondée par une servante bretonne soulage à Paris plus de pauvres que l'Assistance publique ; et il arrive, dans l'ordre littéraire, qu'une revue fondée avec quinze louis a plus d'influence sur la marche des idées, et par conséquent sur la marche du monde (et peut-être sur la rotation des planètes), que les orgueilleux recueils de capitaux académiques et de dissertations commerciales⁹.

Gourmont réserve aux fictions les nuances idéologiques qu'il abandonne plus facilement dans ses textes journalistiques, destinés à participer à la légitimation de la littérature symboliste ; il y a une forme de pragmatisme, de stratégie médiatique chez lui. Cet aspect est très visible dans ses chroniques, où il lie systématiquement journaux, école, armée et nation : un média de masse est par

⁵ Remy de Gourmont, *Sixtine, roman de la vie cérébrale*, Albert Savine, 1890, p. 73.

⁶ *Idem*, p. 167.

⁷ Remy de Gourmont, *Les Chevaux de Diomède*, Paris, Mercure de France, 1897, p. 98-99.

⁸ *Sixtine*, éd. cit., p. 202 et 246.

⁹ Remy de Gourmont, *Le II^{me} Livre des masques*, Mercure de France, 1898, p. 119.

définition un outil d'uniformisation idéologique, comme il l'expose dans « Anatomie de la conviction », citant Stuart Mill :

« L'opinion du public est faite par des hommes à peu près à sa hauteur, qui, au moyen des journaux, s'adressent à elle en son nom sur la question du moment. » Ainsi, le peuple se tyrannise lui-même, en s'imposant à lui-même le respect d'opinions créées par des individus dont la banalité intellectuelle s'adapte parfaitement à la moyenne niaiserie sentimentale. Il est très difficile de savoir si les journaux ont plus d'influence sur l'opinion que l'opinion n'en a sur les journaux. Je crois que le journal essaie, par tâtonnement instinctif, de se conformer à ce qu'il croit l'opinion d'une majorité ; si ces premiers gestes aveugles rencontrent les tentacules de l'opinion, le journal insiste, marche, appuie, et c'est alors qu'en redisant au peuple tous les jours ce que pense le peuple, il influence la pensée populaire, il ne peut l'influencer que si elle est déjà rudimentairement convaincue, et sa force de goutte d'eau ne peut s'exercer que dans le sens de cette conviction préétablie. Les affaires présentes ont permis quelques observations plus précises : l'on a fort bien vu à l'œuvre le mécanisme singulier d'un navire dont l'équipage n'obéit aux officiers que parce que les officiers ont mis le cap sur le port où les matelots veulent débarquer. C'est finalement, l'obéissance docile de l'élite à la masse et, comme conséquence, ainsi que le dit encore Stuart Mill, la marche évidente et irrésistible vers un état « de similitude générale parmi les hommes¹⁰ ».

Gourmont revient souvent sur cette uniformisation, contraire à un véritable esprit populaire :

Dans les classes où tout le monde lit un journal il n'y a, la presse étant un moyen merveilleux d'abrutissement, que trois ou quatre opinions sur n'importe quoi ; dans les couches illettrées, la bêtise s'éploie en une épouvantable variété de formes, ce qui est plus curieux et normal. Ceux qui écoutent les journaux sont portés à généraliser ; ceux qui ne lisent pas, considérant les faits un à un, accumulent, sur un ensemble qui nous paraît contenu dans une idée unique, les opinions les plus contradictoires. Mais que les hommes soient esclaves de la notion ou esclaves du fait, particularistes ou généralisateurs, cela n'a aucune importance, puisque réellement ils ne jugeront ni selon les faits ni selon les notions, mais selon l'impératif physiologique¹¹.

L'autre critique que Gourmont adresse aux journaux est leur caractère marchand. La mode de concours avec primes dans les journaux représente pour lui l'aboutissement logique de ce mercantilisme culturel :

Journaux à surprises. — Il est fâcheux qu'on ait prohibé tant d'ingénieuses loteries, arrêtant ainsi dans sa marche vers l'inconnu l'évolution de la presse française. Sans aucun doute, les avantages faits aux abonnés auraient augmenté leur nombre ; il aurait donc fallu allonger proportionnellement la liste des surprises, afin de maintenir le normal pourcent des gagnants. Et déjà l'on voyait le journal nouveau. Les titres se modifiaient, devenus : *La Libre loterie*, *La Surprise quotidienne*, *La Tombola nationale*, *Le petit Veinard*, etc., etc. La rédaction se simplifiait : quelques réclames politiques (pour la place Beauvau) ; quelques potins de coulisse (pour Paris) ; le mot de la fin des contes de M. Silvestre (pour la Russie) ; quelques crimes (pour la province) ; un bout de feuilleton (pour les cœurs romanesques) ; enfin, serpent tentateur déroulé sur vingt colonnes, la liste des lots. Quel dommage que M. Marinoni soit intervenu juste au moment où on commençait à s'amuser ! On dit que devant les folles prodigalités dont il menaçait ses confrères, ceux-ci ont dû remiser leurs voitures à âne et leurs tricycles à pétrole. La loterie, c'est pourtant bien moins immoral que la littérature médiocre¹².

¹⁰ Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. I, Paris, Mercure de France, 1903, p. 222-223.

¹¹ Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. III, Paris, Mercure de France, 1905, « La Liberté d'enseignement », p. 69.

¹² Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. I, Paris, Mercure de France, 1903, p. 154-155.

Les journaux doivent vendre, et sont donc condamnés à la spectacularisation de l'information (« Je ne serais pas étonné que la majorité des Européens désirât la guerre, comme spectacle, comme jeu de cirque vu par les lettres et les images de journaux¹³ ») et au mensonge qui fait vendre :

Il ne faut pas être surpris si, dans l'histoire qui se fait sous nos yeux, et que nous contribuons à documenter par des mensonges élégants ou grossiers, la vérité se dissimule avec une irritante mauvaise grâce. Mais nous sommes ainsi faits que le journaliste qui publie un papier suspect traite de faussaire le confrère qui lui répond par des pages d'écriture légèrement controuvées. Peut-être bien cependant qu'à l'heure de l'absinthe ils se serrent cordialement la main et, songeant l'un et l'autre : « Hein ! nous sommes deux bons farceurs ? » Deux très bons farceurs certainement, — très bons, puisque le tirage monte.

Il faut faire monter le tirage. C'est un grand principe. On a vu des journaux mourir faute de fausses nouvelles, faute d'injures inédites, faute de spirituels mensonges. La presse vient d'avoir deux mois excellents ; elle s'en prépare un autre avec le procès Zola : l'industrie du papier ne doit être présentement que dans un marasme relatif¹⁴.

L'uniformisation du lectorat connaît d'autres aspects ; Gourmont mentionne à plusieurs reprises le rôle du journal dans la standardisation de l'orthographe, qui explique qu'une simplification orthographique du français serait malheureuse car elle rendrait la lecture difficile, puisque les journaux ont habitué les foules à certaines formes orthographiques. Cette massification a également conduit à une redéfinition du succès littéraire ; vendre une centaine de livres comme les écrivains classiques est considéré comme un échec : « le “public lettré”, de plus en plus gâté par les journaux et la mauvaise littérature, n'a plus le goût assez sensible pour différencier le faux art d'avec l'art ingénu¹⁵ ». Un écrivain comme Zola doit son existence même aux journaux :

Il est arrivé pour M. Zola ce qui arriva pour Alexandre Dumas : sa réputation a été faite et surfaite par les journaux. Pressés de juger, désireux de se ménager des patrons, heureux de hautes références et de Larousses vivants qui s'ouvrent et disent n'importe quoi sur n'importe quoi, les journalistes — les vrais, les agités — acceptent volontiers les réputations de la pile et de la recette, ceux qui font le maximum ; et un écrivain ou un dramaturge doué d'évidents mérites, fécond, laborieux, orgueilleux, homme destiné à une large et honorable célébrité, ils le transforment, par quelques interviews, en un grand homme. [...] M. Zola a si peu de force attractive, qu'un cercle de désert s'est tout naturellement et tout logiquement dessiné autour de lui. Il est obligé de crier pour qu'on s'aperçoive de son existence ; si les journaux cessaient de s'occuper de lui, il cesserait d'être, car son rôle est fini¹⁶.

La presse participe également de l'uniformisation du style :

L'Annuaire de la Presse signale environ 10.000 journaux de la langue française : à quatre rédacteurs par journal, en moyenne, cela fait, je crois, 40.000 écrivains qui *devraient* avoir chacun un genre de talent différent, visible comme une nuance entre des nuances, — tout au moins, et sinon comme une couleur entre les couleurs. — Or, je lis (hélas ! je lis tout !) des lignes où voici : « Succès de vente... Concert d'éloges... Des considérants tout à fait étrangers à la littérature... Le cœur humain... orgueil prodigieux... égoïsme étroit... pas un atome de vie et d'humanité... fort tirage... forcer les ressorts de la langue... s'engloutir dans l'oubli... ouvrir une période de décadence... la réaction est inévitable... Notre pays est encore vivant... Retour vers le bon sens, le naturel et la simplicité... » C'est en ces termes qu'un malheureux « critique littéraire » essaie de bafouer le style¹⁷.

¹³ Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. I, Paris, Mercure de France, 1903, p. 245 (« Affaires de Cuba »).

¹⁴ Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. I, Paris, Mercure de France, 1903, p. 203.

¹⁵ Remy de Gourmont, *Le Problème du style*, Paris, Mercure de France, 1902, p. 201-202.

¹⁶ Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. I, Paris, Mercure de France, 1903, p. 33-34.

¹⁷ Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. I, Paris, Mercure de France, 1903, p. 40-41.

Le journal incarne une fausse culture populaire, imposée d'en haut, alors que la culture populaire véritable est celle des chansons folkloriques : « Les chansons, c'était la "presse" de ces temps obscurs ; elle n'était pas médiocre, ni mal informée¹⁸ ».

Gourmont présente les conséquences dernières de cette civilisation du journal dans une sorte de conte dystopique, « La Destinée des langues », où le journal apparaît comme l'avant-garde d'une invasion barbare mettant fin à la civilisation :

Parce que des millions d'imbéciles veulent lire des romans-feuilletons, on manquera peut-être un jour de la rame de papier nécessaire pour faire connaître un nouveau *Zaratroustra* aux mille cerveaux d'élite qui seuls le pourraient comprendre. On écrira là-dessus des choses très belles et très inutiles quand les Barbares auront incendié Paris.

À ce moment-là il n'y aura plus guère de littérature française que celle des siècles anciens, et la langue, déformée par les étrangers auxquels on l'aura livrée, ne sera qu'un amas grossier de termes exotiques enchâssés chacun dans une orthographe superstitieuse. Déjà pour bien parler français à la mode des bureaux de rédaction et des cercles sportifs, il faut connaître la valeur des lettres selon l'alphabet de cinq ou six langues étrangères ; à la veille de l'invasion, la langue française sera un crachoir international. Nul ne la regrettera, ni même les Français, qu'elle rebutera par son odeur cosmopolite. S'il y a encore quelques poètes, ils useront du latin ou de telle vieille forme séculaire : on écrira en Victor Hugo, en Racine, en Ronsard. La littérature, enfin socialisée, se composera de romans historiques où la civilisation d'aujourd'hui sera représentée sous les couleurs que nous attribuons maintenant à l'homme lacustre ; avec cela, quelques traités de science élémentaire. Un grand silence intellectuel planera sur notre patrie. La contradiction étant impossible, toute puissance appartenant à l'État, seuls pourront parler ceux qui penseront comme l'État ; mais personne n'aura l'inutile courage d'écrire, sinon les scribes officiels appointés pour cette besogne¹⁹.

La haine de Gourmont pour le journalisme est surtout lisible dans les années 1890 ; il s'assagit avec le temps, et en 1905, s'il déplore encore la bêtise des journaux, c'est le public qu'il accuse d'être responsable de leur médiocrité :

Le grand public se désintéresse de plus en plus de la littérature. Presque tous les journaux fondés selon une formule littéraire ont renoncé aux contes et à la critique. *L'Écho de Paris*, pendant un temps, publia, en première colonne, des vers de M. de Régner, de M. Vielé-Griffin : ces jours semblent d'ancien régime. Tous les suppléments de littérature ont disparu et ceux qui persistent ont incliné vers l'image, la curiosité, l'histoire. On n'a pas à se plaindre ici d'un tel changement : il a fait la fortune des revues qui ont su évoluer à temps et, tout en gardant leur dignité et leur dédain même, dépouiller peu à peu des tendances trop ésotériques. Mais les revues ne tirent pas à un demi-million d'exemplaires. Un grand journal du matin, répandu à peu près selon ce chiffre, essaya, à la fin de l'été, en un moment de repos, de calme politique, une enquête sur l'état présent de la littérature française. Cela tomba dans le néant ; le public, ignorant tout sauf quelques noms d'auteurs dramatiques, ne comprenait rien, et cela devait lui faire l'effet de ces histoires que, moyennant de variables honoraires, les journaux ont coutume de raconter sur les pilules roses et les tisanes belges. En annexant à la lecture du fait divers et de la politique courante de nouveaux millions de lecteurs, le grand journal populaire n'a annexé que des illettrés. Mais ces illettrés sont le nombre et ils font la loi. Ce sont eux qui ont exilé de la presse par leur ignorance et leur grossièreté tout ce qui est pensée, art, jeu esthétique et désintéressé. On y voit encore quelques petits ateliers ; ils datent de loin, on les tolère et ils disparaîtront avec ceux qui les habitent²⁰.

Comment comprendre alors la place que Gourmont accepte de prendre dans mes grands journaux ?

¹⁸ Remy de Gourmont, *Épilogues*, t. I, Paris, Mercure de France, 1903, p. 96-97.

¹⁹ Remy de Gourmont, *La Culture des Idées*, Mercure de France, 1900.

²⁰ Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, septième série, Mercure de France, 1927, p. 8-9.

Gourmont dans les grands journaux : un style viral ?

Si Gourmont renie sa promesse de jeunesse, c'est par nécessité : c'est la perte de sa place à la Bibliothèque nationale qui lui impose de chercher quelques colonnes libres, comme il l'écrit à Mirbeau en avril 1891 : « Me voilà forcé de frapper à toutes les portes du journalisme, jusqu'à ce qu'une s'entr'ouvre²¹. » La perspective d'une collaboration à *L'Écho de Paris* ne le satisfait pas entièrement ; il aimerait un « journal moins ténébreux²² ». S'agit-il finalement d'accepter de se faire homme d'élite, pour diriger la foule ?

On pourrait faire l'hypothèse d'une stratégie virale de Gourmont, cherchant à se faire un nom en utilisant le potentiel de choc de ses aphorismes, conduisant à leur répétition dans la presse. Il est très conscient des mécanismes de ce qu'on nommerait aujourd'hui le « buzz », et il a décrit de manière ironique les conditions de la célébrité dans ses « Conseils familiaux à un jeune écrivain » :

Répandez sur tous vos camarades, tous vos confrères, tous les hommes de lettres en général, les calomnies les plus turpides et les anecdotes les plus honteuses. Tâchez de les atteindre dans leurs œuvres, dans leur famille, dans leur santé ; insinuez le plagiat, le bague, la syphilis ; vous passerez pour un homme bien renseigné, spirituel, un peu mauvaise langue, et votre compagnie sera recherchée par les journalistes, — ce qui est toujours bon, car la célébrité, comme le tonnerre, est faite de petits échos multipliés qui ricochent et redondent les uns sur les autres²³.

Gourmont note par ailleurs que le texte importe peu dans cette célébrité : « c'est le nom et non l'œuvre qui a de la valeur pour un journal et pour le public ». Le nom de Gourmont fait-il partie de ces patronymes répétés dans la presse ? Son style est-il facile à citer, contribuant à une forme de diffusion médiatique ? Il faudrait tester cette hypothèse à partir des œuvres de Gourmont, pour mesurer leur reprise dans la grande presse.

Un rapide dépouillement des journaux français de l'époque montre par exemple que « Le Joujou patriotisme » fait parler de lui jusqu'en Allemagne. On pourra mesurer cette diffusion par quelques exemples d'articles ; dans *La Croix* (9 mai 1891) :

THÉORIE ET PRATIQUE

Un attaché à la Bibliothèque nationale, M. Rémy de Gourmont, vient d'être révoqué de son emploi pour avoir soutenu cette thèse, — originale sous la plume d'un fonctionnaire, — que la patrie n'existe point et que le patriotisme est un vocable vide de sens. L'anarchie étant exclusive de l'existence de toute fonction publique, l'administration n'a pas cru devoir refuser à M. de Gourmont cette satisfaction de voir appliquer à lui-même l'une de ses doctrines préférées²⁴.

Dans *L'Écho de Paris*, 18 juin 1891, Nestor-Fouquier, dont le premier article a contribué au scandale autour de l'article de Gourmont, revient sur cette polémique sans pouvoir s'empêcher de citer certaines des formules de Gourmont, alors même qu'il avoue ne pas l'avoir nommé pour ne pas contribuer à l'effet médiatique qu'il aurait recherché :

Je ne le nommais pas, par je ne sais quelle pitié, et aussi pour ne pas faire, autour d'un nom, un scandale dont on paraissait chercher le bruit. [...] Mon article attira l'attention de quelques-uns. On parla de ce « gentilhomme » qui « ne donnerait pas son petit doigt pour l'Alsace-

²¹ Lettre de Remy de Gourmont à Octave Mirbeau (30 avril 1891), dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 210. Les recherches essentielles de Christian Buat, Mikaël Lugan et Vincent Gogibu sur la bibliographie de Gourmont en ligne (<http://www.remydegourmont.org/>) et dans la *Nouvelle Imprimerie gourmontienne* permettent de se faire une première idée de son implication dans les grands journaux.

²² Lettre de Remy de Gourmont à Octave Mirbeau (18 mai 1891), dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 217.

²³ Remy de Gourmont, *La Culture des Idées*, Mercure de France, 1900.

²⁴ *La Croix*, 9 mai 1891, p. 1.

Lorraine », ce précieux petit doigt lui servant « à secouer la cendre de sa cigarette, » et qui engageait les Alsaciennes à « traire leurs vaches » et à nous laisser la paix. On prononça, on imprima le nom qui avait signé le manifeste du dilettantisme antinational²⁵.

Octave Mirbeau montre avec humour, dans le même *Écho de Paris*, comment cette polémique peut être interprétée par un public peu au courant des subtilités des positions politiques des uns et des autres – un article, en réalité, suggéré, presque commandé par Gourmont²⁶ :

PREMIER PATRIOTE

Et le plus fort, voyez-vous, c'est qu'on a laissé tranquille ce misérable Gourmont !

DEUXIÈME PATRIOTE

Gourmont ? Qu'est-ce que c'est encore que celui-là.

PREMIER PATRIOTE

Vous n'avez donc pas lu le *Moniteur de l'armée* ?

DEUXIÈME PATRIOTE

Ma foi non !...

PREMIER PATRIOTE

Eh bien, je ne sais pas au juste ce que c'est que ce Gourmont... Mais, d'après le *Moniteur de l'armée*, je crois bien que c'est une espèce de bandit, qui a livré à l'Allemagne l'Alsace et la Lorraine, et qui tripotait avec le Guillaume, pour lui vendre la Champagne !..

DEUXIÈME PATRIOTE

Non, vrai ?

PREMIER PATRIOTE

C'est comme je vous le dis !... Je crois aussi, toujours d'après le *Moniteur de l'armée*, qu'il avait volé de la poudre sans fumée, pour l'envoyer à Guillaume, et des cartouches Lebel, et les plans des fortifications de Bougival...

DEUXIÈME PATRIOTE

Et on ne lui a pas écrasé le crâne, à coups de talon de bottes !

PREMIER PATRIOTE

Non... Je crois même qu'on lui a donné une place de bibliothécaire.

DEUXIÈME PATRIOTE

Tenez... ne parlons plus de ça... Ça me rend fou !... Je serais capable de faire un malheur... (Il s'agite, menace, jure, et se calme peu à peu²⁷)...

Mais cet exemple est à peu près le seul d'une viralité des textes de Gourmont dans la grande presse, et Gourmont regrette d'ailleurs cette célébrité qui lui ferme des portes : Mendès ne l'accueille pas à *L'Écho*, comme il le rapport à Mirbeau en mai 1891 : « Il m'a répondu en me laissant entendre que, d'abord mon article, ensuite et surtout le vôtre m'avaient fort déconsidéré dans les journaux, que personne ne voudrait entendre parler d'un aussi notoire anti-patriote, que surtout Simond se refusait à laisser passer de la copie de moi à *L'Écho*²⁸. ».

Les cas de reprises dans la presse de fragments de Gourmont seront assez rares par la suite ; on peut citer la chronique « Narcissa » de Jean Lorrain, dédié à Gourmont et publié dans *L'Écho de Paris* du 30 mai 1892, qui commence par une citation d'un article de Gourmont paru dans le *Mercur de France* de mai 1892, qui lui aurait dévoilé l'art de Jeanne Jacquemin²⁹ :

²⁵ Nestor [Fouquier], « Un mot d'explication », *L'Écho de Paris*, 18 juin 1891, p. 1.

²⁶ « Une insinuation : vous avez lu en divers journaux cette note : « Triponé était membre de l'ex-Ligue des Patriotes ». Quel joli article pour vous, sous ce titre : *Un patriote*. En gantant vos griffes, surtout en ménageant le gouvernement, *L'Écho* n'oserait refuser et cela re-retournerait l'opinion de votre côté et du mien. C'est un simple point d'interrogation que je vous pose ? » (Remy de Gourmont à Octave Mirbeau, juin 1891, dans *Correspondance*, t. I, Paris, Éditions du Sandre, p. 230-231).

²⁷ Octave Mirbeau, « Tous patriotes », *L'Écho de Paris*, 30 juin 1891, p. 1.

²⁸ Lettre de Remy de Gourmont à Octave Mirbeau (24 mai 1891), dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 220.

²⁹ R[emy de] G[ourmont], « Les Premiers Salons : Indépendants. - Rose+Croix. - Exposition de M^{me} Jeanne Jacquemin », *Mercur de France*, t. V, n° 29, mai 1892, p. 60-66.

Pour Rémy de Gourmont.

« Mélange de catholicisme et de perversité, son œuvre semble faite pour illustrer Baudelaire et Barbey d'Aureville, et j'y sens quelque chose d'encore plus maladif, une exquise putréfaction qui va jusqu'à devenir somptueuse, une immoralité charmante qui se préoccupe très peu de préciser les sexes et qui laisse le doute des androgynats flotter comme, une buée de désirs malsains et adorables autour des têtes infiniment lasses de vivre, qu'elle précise en des pastels d'une science technique très rare chez une femme. »

Et les lignes étaient signées R. G. Parues dans la chronique d'art d'une vaillante Revue de Jeunes ; la plus artistique assurément de la rive gauche, elles dansaient maintenant dans un éblouissement devant mes yeux, et je sentais monter en moi une curiosité folle, un immédiat désir de connaître et d'approfondir cette étrange œuvre de femme, dont la critique inspirait à Gourmont des proses si ingénieusement troublantes ; car je sais quel curieux de sensations rares, quel érudit et quel penseur se dérobent au *Mercur de France* sous les deux lettres initiales R. G.

Le lendemain j'étais rue Drouot, chez Le Barc de Boutteville et là, dans la banalité de cette boutique transformée en galerie avec, à la devanture, le mouvement affairé de la rue, s'aggravant parfois de la halte indifférente, à peine curieuse, d'un passant, je m'arrêtais, figé dans je ne sais quel indéfinissable malaise, fait à la fois de déception et de pitié.

Quoi, c'était là cette œuvre de pleine et de pure nouveauté, toute d'inattendu et de rêve pour laquelle Rémy de Gourmont avait trouvé de si précieuses phrases, écrites avec ses encres moirées et vertes qui donnent à son style cette haute saveur, tant prisée des artistes, de magnificence et de décomposition.

Sept pastels d'un dessin à la fois précieux et naïf, d'une naïveté voulue allant jusqu'à la maladresse, sept monotones têtes de femme émaciée et malade, toujours la même, offertes dans des arrangements somptueux et bizarres, voilà qu'elle était l'exposition de madame Jeanne Jacquemin³⁰ [...].

Le même Lorrain, sous son pseudonyme de Raitif de la Bretonne, cite encore Gourmont comme source d'une chronique dans *L'Écho de Paris* du 15 octobre 1892 :

Et nous aussi, nous l'avons cent fois croisée à la sortie du Louvre, sous les arcades de la rue de Rivoli, l'anonyme détraquée aux yeux comme lointains dans leurs cernes profonds et obombrés de kohl, à la pâleur quasi surnaturelle sous son frimas de veloutine... Mondaine ou fille galante ? Est-ce que l'on sait jamais avec les femmes ? Mais quelle qu'elle soit et d'où qu'elle vienne, Rémy de Gourmont l'a reconnue entre toutes et en a buriné un indiscutable signalement, le jour où il l'a peinte avec sa démarche inquiète et zigzagante, ses gestes de somnambule et le crispement de toute sa pauvre face tourmentée par un inégal abaissement des coins de la bouche et un inégal relèvement des sourcils sur de lourdes paupières, l'une toute distendue, l'autre à petits plis toute froncée.

« Elle était assez grande, maigre, brune, très pâle, écrit-il, et portait bien une toilette plutôt originale, de la dentelle noire en ondes et rien d'éclatant³¹. »

Le projet du *Livre des Masques* dans *L'Écho de France*

Ces exemples d'appropriation de fragments textuels de Gourmont sont cependant assez rares. Pour mieux saisir les relations de Gourmont à la grande presse, le meilleur exemple reste l'expérience du noyautage d'un journal quotidien, *L'Écho de France*, dans lequel Gourmont prit en 1892 une place éminente (peut-être de directeur littéraire) ; il en profita pour inviter ses amis symbolistes et tenter une sorte de détournement du quotidien. Gourmont s'en souvient dans un numéro de *L'Heure qui sonne* consacré à Roinard en 1913 :

J'ai beaucoup connu Roinard en des temps indéterminés, j'ai régi avec lui une petite revue qui s'appelait les *Essais d'Art libre*, celle même où fut d'abord publié *Lilith*, et nos noms s'y étalaient fraternellement. Plus tard, je goûtai et respirai au Théâtre d'art la poésie de son *Cantique des Cantiques*, et plus tard encore (à moins que cela ne soit plus tôt), nous collaborâmes ensemble,

³⁰ Jean Lorrain, « Narcissa », *L'Écho de Paris*, 30 mai 1892, p. 1.

³¹ Raitif de la Bretonne, « Âmes d'automne », *L'Écho de Paris*, 15 octobre 1892, p. 1.

avec Saint-Paul Roux, Retté, Rachilde, à un singulier journal, *l'Écho de France*, qui avait la fantaisie de payer, presque convenablement, notre copie³².

Gourmont connaissait l'exemple d'une autre invasion d'un journal par une équipe avant-gardiste, celle de *La Cravache parisienne* en 1888-1889, dont il fait l'histoire dans les *Promenades littéraires* :

M. Retté nous fait assister à la naissance, à la vie brève et à la mort brutale de plusieurs de ces petites revues où les poètes jaloux écrivaient pour eux seuls des poèmes qui n'arrivèrent au public que dix ans plus tard. La plus singulière de toutes, peut-être, était la *Cravache*. Elle est excessivement si rare qu'il est difficile, non pas seulement de la posséder, mais de la regarder et de la feuilleter. C'était une sorte de petit journal où la finance alternait avec la littérature. L'imprimeur, que les trois premières pages fussent remplies, se souciait fort peu de la qualité de la prose ou de la coupe des vers. Il faisait composer ce qu'il recevait, à mesure, sans autre souci que d'éviter des démêlés avec la justice. Un jeune homme, M. Georges Lecomte, découvrit ce journal absurde et en fit, avec M. Adolphe Retté, une des gazettes littéraires les plus curieuses que l'on puisse imaginer. Les rédacteurs s'appelaient Huysmans, Moréas, H. de Régnier, Kahn, Viel-Griffin, Paul Adam, Hennique, Ch. Morice, Fénéon, et enfin Verlaine. C'est dans cette obscure et mystérieuse *Cravache* qu'il faut chercher la première version du volume de Verlaine, *Parallèlement*³³.

C'est un peu ce que Gourmont compte faire avec *L'Écho de France*, où il pense faire publier ce qui ressemble fort à une première forme de *Livre des Masques*.

Lorsqu'on évoque aujourd'hui ce livre, on pense à une liste d'écrivains confidentiels, idéalistes, à la pureté des portraits de Vallotton ; le ton de Gourmont dans la préface du premier tome participe à la construction d'un espace littéraire complètement coupé de tout ce qui caractérise l'univers journalistique :

Que veut dire *Symbolisme* ? Si l'on s'en tient au sens étroit et étymologique, presque rien ; si l'on passe outre, cela peut vouloir dire : individualisme en littérature, liberté de l'art, abandon des formules enseignées, tendances vers ce qui est nouveau, étrange et même bizarre ; cela peut vouloir dire aussi : idéalisme, dédain de l'anecdote sociale, antinaturalisme, tendance à ne prendre dans la vie que le détail caractéristique, à ne prêter attention qu'à l'acte par lequel un homme se distingue d'un autre homme, à ne vouloir réaliser que des résultats, que l'essentiel³⁴.

Pourtant, le *Livre des masques* est issu d'un projet dont les ambitions étaient très différentes. En décembre 1891, Gourmont propose non pas à Vallotton, mais à Maurice Denis d'illustrer des « portraits de poètes et de romanciers symbolistes » sur le modèle des *Hommes d'aujourd'hui* de Vanier – portraits destinés à un journal, *L'Écho de France* :

Dimanche [fin décembre 1891 – début janvier 1892].

Cher Monsieur,

Vous plairait-il de dessiner pour un journal nouveau q[uel]q[ues] portraits de poètes et de romanciers symbolistes ? La liberté la plus complète vous serait laissée de faire, non seulement le portrait mais une petite composition symbolique, comme aux *hommes du jour* de Vanier.

Format : le *Théodat* du Programme du Th[éâtre] d'Art.

Prix : je ne suis pas fixé, mais je crois qu'on accepterait celui que vous demanderiez. Si vos travaux en cours ou tout autre motif vous empêchaient d'accepter, seriez-vous assez aimable pour m'indiquer tels de vos amis (symbolistes, toujours, – on y tient !) auxquels cela serait agréable ?

³² Remy de Gourmont, lettre publiée dans *L'Heure qui sonne*, janvier 1913, p. 23-24. En ligne sur le site des Amateurs de Remy de Gourmont : http://remydegourmont.org/de_rg/autres_ecrits/revues/heurequisonne/notice.htm

³³ Remy de Gourmont, *Promenades littéraires*, première série, Mercure de France, 1904.

³⁴ Remy de Gourmont, *Le Livre des Masques*, Paris, Mercure de France, 1896, p. 8.

En vous renouvelant tous mes remerciements, je vous prie, cher Monsieur, de croire à mes sentiments de cordiale sympathie³⁵.

La liste de noms qu'il lui adresse dresse un panorama qui anticipe sur le *Livre des Masques* tout en se rapprochant des interviews d'écrivains alors à la mode grâce à Jules Huret et son *Enquête sur l'évolution littéraire* :

Cher Monsieur,

Voulez-vous bien choisir dans la liste ci-dessous une *quinzaine* de *noms* ou de *groupes de noms* ; alors, vous m'avertirez de votre choix ; si des adresses vous manquent, je pourrais vous les procurer. Les *morts* (sauf Mikhaël et Lombard) seront alignés [*sic*] dans les premiers articles ; ensuite Mallarmé, Huysmans, Verlaine ; (à remettre avant le 10 janvier, et le plus tôt possible ; vous pourrez me les adresser, chez moi).

Vous désirez, je crois, Mallarmé ; [biffé : peignez] faites également Villiers, si vous voulez ; j'ai une exacte photographie à votre disposition ; de même pour Barbey d'Aurevilly ; vous me feriez plaisir de dessiner mon ami Huysmans

[*sic*].

Mes bonnes amitiés

R. de Gourmont.

Villiers de l'Isle-Adam × 1 × Alb[ert] Aurier

Barbey d'Aurevilly × Ch[arles] Morice

Stéphane Mallarmé × × Rachilde (se recommande à vous.)

J.-K. Huysmans × P[aul] Adam

H. de Régnier × × B[ernard] Lazare

Gustave Kahn Sar Péladan

Laurent Tailhade Maurice Barrès

Charles Vignier Cam[ille] de Ste Croix

R. de Gourmont × Germain Nouveau

Jules Renard Éd[ouard] Dujardin

Alfred Vallette Alb[ert] Samain

× Stuart Merrill[]

× Ad[olphe] Retté

Louis Denise

Ed[mond] Barthélémy

Louis Lecardonnel [*sic*] ensemble

Jean Court

Albert Jhonney

Emile Michelet ensemble

Jules Bois

Stan[islas] de Guaita

Zo d'Axa

Jean Moréas

Maurice du Plessys

R[aymond] de la Tailhède ensemble

Ernest Raynaud (*École romane*)

Ch[arles] Maurras³⁶

Le projet ressemble à une sorte de contre-enquête littéraire, les symbolistes donnant dans un périodique gagné à leur cause une image médiatique plus conforme à leurs désirs que celle qui circulait dans la grande presse ; on pense aussi aux *Portraits du prochain Siècle*, autre entreprise de légitimation d'une nouvelle génération littéraire³⁷.

³⁵ Lettre de Remy de Gourmont à Maurice Denis, dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 244.

³⁶ Lettre de Remy de Gourmont à Maurice Denis, dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 244-245.

³⁷ Paul-Napoléon Roinard (dir.), *Portraits du prochain siècle*, t. I, *Poètes et Prosateurs*, Edmond Girard, 1894.

Gourmont ne compte pas écrire lui-même ces portraits ; il veut confier les notices à un jeune journaliste du *Temps*, Ludovic-Charles Naudeau³⁸. Dans l'*Annuaire des contemporains* de 1924, on apprend que Naudeau, né en 1872 (donc de la génération symboliste !), est entré en journalisme en 1889 ; s'il connaît de véritables aventures après 1900, quand il est fait prisonnier au Japon, il est encore au moment où Gourmont lui fait confiance pour écrire les portraits littéraires de l'avant-garde un tout jeune homme, enthousiasmé par les audaces des symbolistes³⁹.

Qu'est-ce que cet *Écho de France* ? Ce « Journal littéraire et politique du matin » puis « Journal du matin politique et littéraire » est un quotidien, vendu 5 centimes, publié à partir de 1891. On a très peu de détail sur son organisation⁴⁰. En 1892, le journal publie systématiquement en premier Paris un avis annonçant sa transformation imminente :

L'Écho de France va subir très prochainement de nombreuses transformations.

Il va devenir le premier journal littéraire à cinq centimes publié à Paris.

Une véritable révolution s'est opérée depuis quelque temps dans la presse périodique française. La politique n'y tient plus, comme autrefois, le premier rôle, et il suffit de constater que les journaux créés en ces dernières années, et qui ont obtenu le plus grand succès, ont fait la part la plus large aux chroniques, aux nouvelles et aux informations.

Cette révolution a d'abord commencé par des publications quotidiennes, recherchant la clientèle exceptionnelle des journaux à quinze centimes.

Elle a continué avec des feuilles à dix centimes, et il suffirait de noter l'énorme tirage des petits journaux hebdomadaires à cinq centimes, parus dans la dernière période, pour être convaincu qu'une grande place est réservée dans la presse quotidienne au journal littéraire rédigé suivant la nouvelle formule : amuser, récréer, instruire et informer.

C'est cette place que l'*Écho de France* va essayer de prendre.

Nul doute qu'il n'y arrive. Il lui suffira de mettre à contribution les précieux concours qui s'offrent déjà à lui.

Nous donnerons incessamment le programme des nombreuses améliorations qui vont être apportées à la forme du journal, à sa rédaction et à son administration. Nous sommes sûrs, par avance, que nos lecteurs les apprécieront à leur valeur et que le public répondra, par son empressement à nous lire, aux efforts que nous allons tenter pour faire de l'*Écho de France* l'organe de la presse parisienne à bon marché le plus conforme à ses nouveaux goûts⁴¹.

Si le contenu du journal n'évolue pas dans les premières semaines, on notera la présence d'un long article de Clovis Hugues (un membre de la Butte) sur Le Barc de Boutteville, et la publication alternée en première page de récits de Francisque Sarcey et d'Émile Goudeau, dans une forme apparente d'aller-retour de pendule. Notons le 11 janvier un article de Ludovic Naudeau, à qui Gourmont pensera confier la première version des portraits symbolistes.

Au niveau littéraire, Théodore Massiac est affecté à la chronique dramatique ; le journal publie en feuilleton *La Petite Morte* de De Riolles et *Les Mystères de Paris* de Sue.

Le 13 janvier, Clovis Hugues publie un long article sur « L'heure de la morale », critiquant la pression judiciaire de plus en plus forte sur la presse ; Henry Girard, un journaliste attitré de *L'Écho*, revient sur la remise en cause des avancées de 1881 le 16 janvier (« La liberté de la presse »).

La transformation s'effectue le 22 janvier, après un changement de la typographie du titre (18 janvier, **Fig. 1 et 2**). Devant le sentiment d'une déchéance de la presse politique, *L'Écho* se propose de devenir le premier « journal littéraire », avec pour mission : « amuser, récréer, instruire et informer ». Le numéro s'ouvre sur une chronique de J. Retté sur « La presse et la morale », signant la fin de la religion et de la conscience collective et proposant une morale individuelle et non

³⁸ Lettre de Remy de Gourmont à Maurice Denis, dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 247.

³⁹ Voir sa notice biographique dans *Qui êtes-vous, Annuaire des contemporains*, Paris, Ruffy, 1924, p. 566.

⁴⁰ Adresse : 142 rue Montmartre, Paris. Gérant responsable : en janvier 1892, G. Clerc ; à partir du 13 janvier : Julien Lepland ; à partir du 17 février : E. Vesier. Imprimeur : Grande Imprimerie, 19 rue du Croissant, Paris. – Garanne ; à partir du 27 janvier : Imprimerie de l'*Écho de France*, 142 rue Montmatre, Paris.

⁴¹ *L'Écho de France*, 1^{er} janvier 1892, p. 1.

coercitive. Mais le changement de formule n'a que peu d'impact immédiat sur le contenu du journal : les feuilletons continuent, Sarcey publie ses chroniques... Les choses s'accroissent le 27 janvier, date à laquelle le journal est publié sur ses propres presses : un conte de P.-N. Roinard, un interview de Gaston d'Auril (un pseudonyme d'Aurier ?) sur la « Danse fin de siècle », le premier épisode d'un feuilleton de Dubut de Laforêt, *Mademoiselle de Marbeuf, roman parisien*... on notera la nouvelle typographie du titre avec un trait noir barrant « L'Écho de » (Fig. 3) suite à une plainte de *L'Écho de Paris* :

Pourquoi le gros trait noir qui barre les deux premiers mots du titre de ce journal ? Telle est la question que vous vous posez bien certainement, lecteur ; voici la réponse.

L'Écho de Paris s'est fâché, fâché tout rouge, jusqu'au papier timbré inclusivement, avant même que *l'Écho de France* fût son apparition à Paris.

Il affirme que les mots *Écho de* ont été insérés exprès pour lui dans le dictionnaire de la langue française et nous demande des sommes énormes, à titre de dommages-intérêts, pour avoir eu l'audace de porter nos mains sacrilèges sur son arche sacro-sainte.

Eh quoi ! nous avons l'impudence de créer un journal littéraire à cinq centimes ; nous avons l'audace grande de faire appel aux jeunes de la littérature, à ceux que des prébendiers s'obstinent à exclure des joies et des rancœurs de la publicité !

Quel est notre crime, direz-vous ? — C'est la prétention, pourtant bien naturelle, de chercher dans la clientèle des journaux à cinq centimes la renommée pour les nouveaux venus, pour ceux qui ne veulent pas s'engager dans les sentiers déjà battus, pour ceux qui osent affirmer que large soleil peut éclairer tout le monde.

L'Écho de Paris s'indigne au nom des principes traditionnels de la propriété littéraire.

L'Écho de Paris, lui, fut toujours ce qu'il est aujourd'hui, n'est-ce pas ? Il inventa une manière nouvelle, il formula un programme nouveau, il ne s'approprija jamais la part du voisin.

Il émet l'étrange avis qu'il est possible, sans rien prendre à autrui, de produire une œuvre nouvelle ! — Sourions et passons.

Nous n'aurons pas de peine à démontrer — après avoir pris, par notre titre barré, la précaution de n'être plus confondus avec *l'Écho de Paris* — que l'on peut innover sans rien emprunter à la boutique d'en face. Les tribunaux auront à apprécier la réparation qui nous est due pour le tort que l'intervention de notre confrère, avant notre mise en vente à Paris, aura pu nous causer.

Mais est-ce que le seul fait de nous adresser aux lecteurs des journaux à cinq centimes ne nous met pas dans l'obligation de faire œuvre originale ? Nous cherchons à populariser le journalisme littéraire, nous voulons amener au grand public toute la jeunesse littéraire.

Toutes les formes sincères de l'art, quelles qu'elles soient, seront chez elles à *l'Écho de France*, au-dessus de toutes les basses rancunes et de toute vilaine jalousie.

Nous ne sommes pas une petite chapelle, encore moins une mesquine coterie ; nous cherchons à faire s'épanouir dans toute la vigueur des frondaïsons printanières les sèves sans cesse renouvelées de la jeune littérature de France.

En quoi cette ambition, légitime s'il en fut, peut-elle porter ombrage à *l'Écho de Paris*⁴² ?

Mais ce qui nous intéresse véritablement, c'est, le 28 janvier, le début d'« Études documentées » sur « Les novateurs littéraires », « Où le lecteur est averti qu'il se passe des choses extraordinaires » par C.-Ludovic Naudeau, qui donne une idée du ton des Masques s'il les avait écrits. Il s'agit peut-être ici de la préface de la série de portraits dirigée par Gourmont. Naudeau s'y intéresse à la Renaissance idéaliste, cherchant ses germes dans les sociétés montmartroises comme celle des Hydropathes (12 février). Sa description du groupe décadent-symboliste commence par une affirmation de la singularité de chacun des écrivains qui le compose, thématique très gourmontienne :

Bonnes gens, il y a dans Paris des jeunes gens étrangers, des individus singuliers qui se réunissent habituellement dans les maisons les plus cachées des ruelles étroites qui existent encore au quartier latin. Il en est d'autres qui se donnent rendez-vous dans des caves, à Montmartre ou ailleurs. Ces individus bizarres procèdent à la confection de petits journaux ou

⁴² « Explication au lecteur », *L'Écho de France*, 27 janvier 1892, p. 1.

de revues que le hasard ne vous a peut-être pas fait rencontrer dans les kiosques. Ces jeunes gens, âgés de dix-sept à quarante-cinq ans ont tous un aspect peu commun : la plupart sont poilus et hirsutes -- tels des nihilistes russes — et je dois dire que généralement ils ne paient pas de mine. [...]

Cette secte extravagante, qui est répandue dans tout Paris, fréquente pourtant plus spécialement le quartier latin et Montmartre. De quelle doctrine générale ladite secte est-elle inspirée ? Je ne saurais vous le dire. Les hommes dont je vous ai indiqué les mœurs les plus apparentes, paraissent au premier abord appartenir à la même famille d'esprits. Mais cette union est superficielle. À vrai dire mille théories, mille principes différents et contradictoires sont présentés par eux.

[...] On a pris l'habitude de les appeler *les jeunes* collectivement. C'est eux que, en dépit de la routine, je dénommerai, en — employant ainsi des termes moins impropres — les *Novateurs littéraires*, parce qu'ils veulent exprimer des idées nouvelles avec un langage nouveau.

Ces hommes je les ai fréquentés, je les ai observés : en d'autres articles je vous dirai leurs mœurs, leurs goûts, leurs tendances, leurs opinions, leur tempérament, leur façon de vivre.

Et si vous trouvez que mon travail pourrait être le résumé des *Impressions d'un bourgeois de Paris*, dans une excursion au pays littéraire, au pays des novateurs, c'est que vous seriez satisfaits de moi et j'en aurais du contentement : car par sa forme, il est, ce travail, moins destiné à charmer les artistes, qu'à renseigner le public⁴³.

Naudeau veut aussi déconstruire les mythes romantiques autour de l'avant-garde littéraire, comme celle d'un professeur ingénu qu'il met en scène :

Cet homme simple — quoique très anciennement cultivé — se faisait une idée bouffonne des nouveaux écrivains. Leurs mœurs, qu'il ignorait, mais qu'il croyait connaître, l'intéressaient au plus haut point. Ainsi, il voyait — réunis chaque nuit dans un même caveau — MM. Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine — ces jeunes ! — déclamant des vers, pendant que Joséphin Péladan et Jean Moréas devisaient d'esthétique et que MM. Maurice Barrès et Remy de Gourmont discutaient sur le roman de demain. La singulière représentation que mon interlocuteur se faisait de cette assemblée des jeunes littérateurs lui apparaissait dans un épais nuage formé par les fumées exhalées des longues pipes que MM. Francis Vielé-Griffin, Paul Adam, René Ghil, Saint-Pol, Roux, Roinard et cent jeunes disciples devaient brandir à l'unisson, en buvant des chopes, chapeaux de feutre à larges bords, défroques hétéroclites, cravates flottantes, exhibées comme des drapeaux, oripeaux, colifichets, ingestions d'alcools, pipes embrasées comme des cratères, ô vieux accessoires, vieux postiches d'une troupe défunte, ce n'est pas de sitôt que vous sortirez de la mémoire des simples. Pour eux, vous êtes les *impedimenta* indispensables du talent, de l'originalité et on n'a point le droit de se passer de vous...

L'aveu naïf du digne professeur, me confirma dans cette opinion que l'imagination des lecteurs ordinaires est restée très romantique. Et, de fait, la formule romantique n'était-elle pas (avec son apparence de profondeur, avec sa magnificence de pacotille, avec sa sonorité creuse), la plus propre à séduire l'esprit paresseux du public et à s'y incruste profondément ? Ainsi ce pédagogue respectable n'aurait pu admettre que des artistes fussent des hommes semblables aux autres. Il les voulait, étrangement accoutrés de nippes inconcevables et surtout il tenait à ce qu'ils se rassemblent chaque nuit dans un caveau mal éclairé pour fumer des pipes très longues. Il aimait à penser que tel poète offrait dès bocks à ses camarades et que, au petit jour, l'hôte pénétrant dans le caveau trouvait vingt-cinq littérateurs ivre-morts pendant que dix autres sous l'influence de l'alcool écrivaient des chefs-d'œuvres.

Pauvre professeur, je n'ai point voulu détruire votre légende baroque, car ce sont les légendes qui nous font vivre et nous devons respecter les plus niaisées : elles sont toujours plus belles que la réalité⁴⁴...

Mais si le journal publie ce qui semble être le début de la série de portraits qui devraient être illustrés par Denis, le type d'illustration qui s'invite en première page, le 29 janvier, est loin d'être nabi, malgré une annonce de la publication du « Cilice » de Saint-Pol-Roux le lendemain (Fig. 4).

⁴³ C. Ludovic Naudeau, « Les novateurs littéraires », *L'Écho de France*, 28 janvier 1892, p. 1-2 (suite le 31 janvier, p. 1-2, 5 février, p. 1-2, 12 février, p. 1-2, 15 février, p. 1-2).

⁴⁴ C. Ludovic Naudeau, « Les novateurs littéraires », *L'Écho de France*, 5 février 1892, p. 1-2.

Le titre est toujours barré ; il change une nouvelle fois le 31 janvier, jour de l'annonce de la publication de « Péhor » de Gourmont, qui orne la première page du numéro du 1^{er} février. Le 15 février, le journal publiera « Chroniques dorées : Le roman éternel⁴⁵ ».

Le 3 février, Gaston d'Auril délaisse les danseuses pour interviewer Verlaine, tandis que Rachilde livre un récit sur les « Monomanies curieuses : Entre fous ».

Gourmont publie-t-il des articles non signés ? On peut se poser la question, devant un « Petit dialogue » défendant l'avortement en deuxième page du numéro du 5 février, ou un portrait satirique d'un conservateur de la Bibliothèque nationale dans celui du 6 février. Le numéro du 5 février s'intéresse aux procès de presse : Lorrain dans *L'Écho de Paris*, le *Gil Blas* ; celui du 11 février aux poursuites contre *Le Père Peinard*...

Pendant ce temps, Maurice Denis travaille et livre deux portraits, de Villiers et de Barbey, qui enthousiasment Gourmont : « Je viens seulement de voir – et de porter au journal – vos deux portraits. C'est admirable : nous avons tous été émerveillés. Le Villiers, surtout, est d'une grandeur et d'une beauté qui m'ont touché aux larmes : je n'avais jamais vu un tel Villiers. / Continuez, je vous prie. Le journal marche⁴⁶. » Las ! Des soucis vont empêcher leur publication.

Le 10 février, le journal publie « Mariage blanc » d'Aurier, qui lui vaudra des poursuites judiciaires et une condamnation le 9 mars. Le *Mercur de France* s'en fait l'écho dans ses numéros de mars et d'avril 1892 :

Nous apprenons que notre collaborateur G.-Albert Aurier est également poursuivi pour une nouvelle publiée dans *l'Écho de France* du 10 février. [...] *L'Écho de France*, quotidien nouveau, ou plutôt transformé, a publié, depuis le 27 janvier, des chroniques ou nouvelles signées : P.-N. Roinard, Saint-Pol-Roux, Remy de Gourmont, Rachilde, G. — Albert Aurier, Adolphe Retté, A. de Armas (Jules Rock) etc⁴⁷.

Le mercredi 9 mars 1892, après un réquisitoire très modéré de M. le substitut Cabat, notre collaborateur G.-A. Aurier et M. de Armas, brillamment défendus, l'un par Me. Destrez, l'autre par Me. Labory, ont été condamnés à 200 frs. d'amende avec application de la loi Bérenger, pour des articles publiés dans *l'Écho de France*. De ces poursuites ridicules, il ne sied de retenir que quelques paroles un peu inattendues de M. le Président Boislisle adressées à G.-A. Aurier : « Le titre seul de votre article, *Mariage Blanc*, est manifestement obscène.... Vous y peignez des amours dont, à votre âge, Monsieur, nous ignorions même l'existence. » Le même magistrat reprochait à M. de Armas d'avoir décrit une passion incestueuse ; il oubliait sans doute qu'une pièce appelée *Phèdre* est commentée dans les lycées et collèges, et l'avocat, Me Labory, lui fit en outre remarquer doucement que l'inceste n'est même pas un délit⁴⁸.

Ce sont sans doute ces ennuis judiciaires (que le journal ne semble pas mentionner) qui entraînent la mise à l'écart de Gourmont et de ses camarades des colonnes de *L'Écho de France* et l'échec du projet avec Maurice Denis.

La formule du journal s'affine le 17 février avec un changement de gérant, et l'on constate un net ralentissement des publications d'écrivains symbolistes ; Naudeau publie dans ce numéro, à la place de la suite de son enquête sur la Renaissance idéaliste, une interview de Jules Simon. Après *Les Mystères de Paris*, on publie *Le Juif errant*, et un roman de Theuriet, *La Maison des deux barbeaux*, débute le 22 février. Le 24, un avis aux lecteurs les prévient que si la rédaction tient à rester « quant aux choix des collaborateurs, absolument éclectique, elle entend se maintenir dans les limites de la bienséance et du bon goût et ménager toutes les susceptibilités » afin de devenir le « journal littéraire

⁴⁵ Les prépublications des contes de Gourmont ont été repérées par Alexia Kalantzis dans son édition des *Contes symbolistes*, t. II, Grenoble, Ellug, 2011, en collaboration avec Bertrand Vibert et Marc Béghin.

⁴⁶ Lettre de Remy de Gourmont à Maurice Denis, dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 248.

⁴⁷ Mercvre, « Échos divers et Communications », *Mercur de France*, t. IV, n° 27, mars 1892, p. 287.

⁴⁸ Mercvre, « Echos divers et communications », *Mercur de France*, t. IV, n° 28, avril 1892, p. 374.

de la famille » — une réaction sans doute aux poursuites de la nouvelle d'Aurier, « Mariage blanc ». À la place des descriptions pittoresques des petits groupes avant-gardistes, le journal publie le même jour une interview de « Sardou romancier ».

Le titre change à nouveau de typographie le 3 mars, signe de transformations rédactionnelles plus radicales. La place de Gourmont est à vendre : le journal se félicite en premier Paris de la collaboration de Jean Rameau, un écrivain adapté au « public épris de littérature saine et de vraie poésie ». Rameau se donne également pour mission de publier des « littérateurs hilares ». Rachilde parvient encore à publier quelques nouvelles (à l'instar d'un mystérieux Jean Nihilus, qu'on retrouve dans *La Caricature* de Robida), mais le journal donne de plus en plus de place aux courses, à la mode, aux affaires... avec de grands bandeaux de titre à chaque page (« Services d'informations », « Les théâtres & les sports », « Les affaires »). La chronique théâtrale est rapidement confiée à l'Abbé de Chazeuil.

On comprend que Gourmont écrive à Denis :

Il a été impossible de s'entendre avec le directeur de *L'Écho de France*. Sur le point de céder la place à un autre, il n'a voulu s'engager à rien. Nous sommes en mauvaises mains et notre copie même nous sera-t-elle payée ?

Il est très possible qu'une autre combinaison se présente ; en ce cas, si vous n'étiez pas découragé, la série que nous avons rêvée pourrait se réaliser. Alors tout dessin que vous fourniriez serait payé immédiatement et au prix que vous avez dit, 25 fr.

Surtout, ne m'en veuillez pas. Je n'ai eu qu'un désir, vous être agréable et utile, et croyez que dans cette petite catastrophe je suis le premier atteint. L'ancien directeur, M. Albiot a gardé les dessins à ma disposition. Ils sont à la vôtre, — mais je voudrais bien en tirer parti.

Si l'« autre combinaison » ne se réalise pas, je voudrais les conserver, soit pour les faire acheter par un éditeur, soit pour le *Mercure*, pour lequel nous avons en vue quelques illustrations accidentelles : eaux-fortes de Carrière, Rops, dessins de H[enri] de Groux, de vous-même.

J'espère ne pas vous avoir causé trop d'ennuis ni trop de dommage, — et aussi que je pourrai réparer cela⁴⁹.

Gourmont et ses petits amis du *Mercure* ont réussi à se faire condamner à répétition pour outrages aux mœurs avec leurs nouvelles ; on voit la différence de traitement de la justice entre les textes dans les journaux et les petites revues : l'importance de la censure est proportionnelle à la diffusion du périodique et implique des régimes d'écriture différents, ce que ne prennent pas toujours en compte les écrivains.

Pour conclure, on peut revenir sur le choix du terme de « Masque » pour désigner les portraits, aussi bien graphiques que textuels, que trace Gourmont de ses contemporains. On peut faire l'hypothèse que la manière dont Gourmont met au point une personnalité à travers des détails vestimentaires (robe de bure, toque), se réapproprie même sa défiguration en faisant du loup un masque, relève d'une forme de stratégie médiatique, comme Régnier élisant le monocle et les longues moustaches tombantes comme éléments essentiels de sa silhouette. Le masque correspond à cette posture médiatique que les écrivains symbolistes ont réussi à créer pour exister dans une ère du journal. Gourmont a réussi à se créer un masque médiatique ; une petite chronique de *L'Écho de Paris* met ainsi le doigt sur l'un des traits définitifs de la personnalité publique de Gourmont, son amour pour les papiers rares, qu'il a contribué à diffuser :

LES MINUTES DE LA VIE
POURPRE CARDINALICE

Anatole, qui est un souscripteur professionnel, reçoit son exemplaire du *Latin mystique*, par M. Rémy de Gourmont. Il l'a demandé sur japon pourpre cardinalice. Il l'ouvre et brusquement ferme les paupières comme s'il avait levé le couvercle d'un poêle.

⁴⁹ Lettre de Remy de Gourmont à Maurice Denis, dans Remy de Gourmont, *Correspondance*, t. I, Éditions du Sandre, p. 249.

— « Je m’y prends mal », dit-il. Il risque un œil, avec précaution, puis l’autre du côté de l’incendie.

— « Que c’est beau ! mais je n’y vois que du feu ».

En vain il tâche, imitant les balancés d’un cavalier seul, de se mettre au point. Il lui faudrait un système compliqué de poulies et de ficelles. Il sonne son domestique et lui pose le livre sur la poitrine.

— « Jean, dit-il, reculez pas à pas, doucement, moins vite encore ! là ! bien. Halte ! que personne ne bouge ! »

Il fait jouer des rideaux et organise la lumière favorable.

Jean, raide, bombé, supporte le précieux fardeau et détourne un peu la tête, car d’ordinaire la chaleur l’incommode.

Cependant, Anatole s’exerce à fixer *le Latin mystique*, le brave, le dompte enfin, et, plein de ferveur, les genoux fléchis, les lèvres remuantes, il ne le lit pas, il le « prie⁵⁰ ! » — *Lundi*.

Gourmont avait esquissé dans *Sixtine* la silhouette d’un poète, David Dazin, dont la « vanité se plaisait aux blagues des journaux qui raillaient de temps à autre sa théorie des voyelles colorées⁵¹ » ; il avait peut-être croqué ici un de ses propres travers.

Julien Schuh

Iconographie

Figures 1 et 2 : *L’Écho de France*, 17 et 18 janvier 1892, p. 1.

Figure 3 : *L’Écho de France*, 27 janvier 1892, p. 1.

Figure 4 : *L’Écho de France*, 29 janvier 1892, p. 1.

⁵⁰ Lundi, « Pourpre cardinalice », *L’Écho de Paris*, 8 novembre 1892, p. 1.

⁵¹ *Sixtine*, éd. cit., p. 206.